

## Trajectoire d'une plasticienne féministe

*Texte de Raymonde Arcier  
commencé en novembre 2016*

Je ne peux parler de ma création sans évoquer le Mouvement de libération des femmes.

Ici, il n'est pas question de faire l'historique exhaustif du MLF. On me suivra simplement au sein du Mouvement où d'abord je suis spectatrice puis très vite actrice pour devenir créatrice.

Cette époque a ouvert de nombreuses portes interdites à beaucoup. J'ai osé en franchir certaines. Avec deux cultures, l'une populaire et l'autre bourgeoise, je trie et concrétise ce qui est invisible chez l'une comme chez l'autre.

Je suis née le 13 novembre 1939 à Bellac (Haute-Vienne) d'un père tôlier et d'une mère au foyer. Je suis la troisième d'une fratrie de sept.

J'ai 13 ans quand notre père meurt. Mon frère aîné âgé de 18 ans devance l'appel du service militaire, la seconde revient de Berck-Plage (Pas-de-Calais) où elle était hospitalisée depuis deux ans et demi pour soigner une scoliose sévère. La dernière à cinq ans.

Une année après ce décès notre mère est enfermée en hôpital psychiatrique pour longtemps. L'aîné est à l'Armée, nous, les trois sœurs partons en internat dans une institution religieuse, les jumeaux sont aux *Orphelins d'Auteuil*, le quatrième atterrit seul dans une école catholique où il est pensionnaire.

Notre foyer populaire très catholique honorait ouvriers et artisans. Le travail manuel et l'instruction y étaient valorisés. Devenir son propre patron était le Graal pour les garçons. Institutrice ou secrétaire était l'ambition pour les filles en attente de « bien se marier » pour enfanter.

La bourgeoisie copiait le savoir-vivre de l'aristocratie, la classe populaire copiait celui de la bourgeoisie mais sans cynisme religieux.

En juillet 1957 je sors du pensionnat munie d'un CAP d'employée de bureau. Immédiatement je travaille. J'ai 17 ans.

En 1964 vivre maritalement était inconvenant pour les femmes. Après avoir

demandé la main de mon compagnon je me marie à 24 ans.

Dès 1967 germent dans les facultés des groupes de réflexions critiques de l'organisation sociale. Une scientifique Jacqueline Feldman, devenue sociologue, veut militer pour l'égalité des femmes avec une enseignante Anne Zélensky. Elles créent : Féminin Masculin Avenir, de gauche et mixte. Les prémices du Mouvement de libération des femmes sont là. En 1970, FMA devenu entre temps : Féminin Marxisme Avenir, se fond dans le dynamisme du MLF, non mixte. Sa boîte postale sert au Mouvement trop désordonné pour en avoir une.

A partir de Mai 68 les tabous tombent, les libertés folles qu'offre cette période font des heureux et malheureux. Mon couple s'effondre.

La révolte estudiantine menée traditionnellement par les garçons, s'organise autour de nombreuses tendances politiques. Les hommes prennent la parole partout, organisent et écrivent sur tout. Ils imposent leurs thèses, leurs manifestations se passent souvent dans la violence. Avec enthousiasme bien des étudiantes deviennent leurs passionnariés dévoués aux multiples tâches et causes.

En mars 1970 je quitte mon emploi. Je gagnais bien sa vie. Dans une boîte financière j'étais devenue cadre et chef de service. Je suis maintenant intérimaire.

Une poignée d'intellectuelles féministes de tous bords organisent la première manifestation féministe à l'Etoile pour honorer la « femme » du Soldat inconnu. Arrêtées elles finissent au poste de Police. Je lis l'événement dans *Le Monde* et rit. Ces féministes ont de l'humour et ne sont pas si redoutables ! Comme prévu, la presse en fait ses choux gras.

Pour les féministes déclarées, les femmes doivent pouvoir s'exprimer. Les réunions qui les concernent devraient être non mixtes. La majorité accepte ce concept qui se met en place naturellement. Par des on-dit je me retrouve munie d'une adresse chez une inconnue qui reçoit des inconnues. Nous nous présentons autour d'un thé. Notre parole se dénoue, nous nous comprenons. Nous sommes différentes mais nous exprimons les mêmes « ressentis ».

Sans interruption les rendez-vous s'enchaînent. Je vais aux réunions et réfléchis à concrétiser l'héritage féminin imposé de gré ou de force.

Je me souviens qu'à sept ans je tricotais le point mousse comme ma mère, sans lâcher mes aiguilles. Ce jeu utile souvent dénigré, je veux l'exposer, d'abord pour moi, ensuite le rendre visible aux autres. *Le tricot* voit le jour. Cette grande tapisserie est réalisée au point mousse avec des aiguilles faites dans des manches à balais où les mailles dessus s'alignent.

Inspirée, je me mets en scène avec mon collage : « *Vous reproduire vous*

*êtes-vous regardés ?* » Je défile avec. Il choque hommes et femmes.

En automne la première assemblée générale du MLF a lieu au sein de l'Ecole nationale supérieure des beaux arts à Paris. Je suis parmi les cent cinquante filles présentes. Des hommes veulent entrer que l'on refoule. Je suis minoritaire venue du monde de l'Entreprise. La majorité est étudiante, professeur, chercheur, comédiennes, artistes. On perçoit leur diversité. Beaucoup viennent de partis politiques multiples. D'autres sont branchées psychanalyse. Il y a les homosexuelles. Elles sont de diverses tendances. Quelques unes se comportent en hommes. Les filles ne parlent pas mais hurlent. La cacophonie est infernale. Beaucoup sont au bord des larmes de ne pas être entendues. Ensemble elles répandent un long cri ! A bout de souffle, un ange passe, une voix émet : « Maintenant, écoutons-nous ». Je suis impressionnée, timide mais exaltée, curieuse de toutes.

Désormais nous nous retrouverons ici deux fois par mois.

Gonflée à bloc, je fabrique *Mère et petite mère*. Ce couple de poupées géantes est bardé d'ustensiles pour ménagère, de sacs à provisions et de gadgets pour être belle. Elles illustrent l'héritage au féminin.

En fin d'année le magazine *Elle* organise les « Etats généraux "de la" femme ». Les invitations sont sélectives. Vedettes diverses et journalistes sont les privilégiés. Les féministes ont obtenu une quinzaine de cartons. Elles viennent presque toutes. Les 15 premières entrent. Une seule ressort avec les invitations pour les donner à d'autres. Ce va-et-vient se poursuit. Les vigiles perçoivent le subterfuge. De belles bagarreuses les toisent. Ils n'osent pas s'interposer. La totalité des filles finit à l'intérieur. Un certain nombre envahit la tribune, s'y installe et mène le débat. Christine Delphy est la plus pertinente et courageuse. Assise dans la salle je suis subjuguée. Quel courage ! Quel culot ! « la » femme n'est qu'une entité, par contre les femmes existent, sont différentes et prennent la parole !

En 1971 dans un petit local au Quartier latin les femmes passent, se rencontrent, notent des rendez-vous. De multiples thèmes sont proposés, rajoutés, des manifestations sont suggérées, organisées. Beaucoup de filles délaissent peu à peu les groupuscules gauchistes mixtes et dans un joyeux foutoir la communication passe. Elles sont exigeantes, sont créatives et deviennent sœurs de combat. La France contaminée voit dans ses rues de belles manifestations joyeuses et décorées. Les mots d'ordres sont percutants et illustrés. Des guerrières de tous âges y chantent et y dansent. Elles réclament l'égalité, la contraception et l'avortement libres et gratuits. Le slogan central est : « Notre ventre nous appartient ». Ce phénomène devient le Mouvement de libération des femmes, baptisé le MLF.

Au printemps est diffusé le premier numéro du *Torchon brûlé*, journal menstruel. Avec passion je participe à son écriture, à sa conception, à sa

fabrication. Mon collage qui exprime : *Vous reproduire vous êtes-vous regardés ?* paraît en page 6 où sa bulle ne dit plus que : « Reproduire Ça ? Jamais ! ». A minuit ce premier numéro est sous presse. A peine sec, avec mes amies nous courons dans la nuit le vendre. Paris se l'arrache ! Six numéros sortiront.

Dans le n°2 page 13 est publié mon collage : *Poulette aux œufs d'or*. Mon collage : *La dactylo s'étale* en page 2 du numéro 4.

Était-ce cette année-là ? A la Mutualité la « Foire à la censure » patronnée par Jean-Paul Sartre bat son plein. Le MLF déboule. La foule est compacte. Elle est en majorité composée d'hommes. Les Gauchistes sont assis serrés sur le sol. Sur la scène se déchaîne un groupe rock. Les filles montent et se saisissent des instruments de musique, avec eux elles scandent leurs mots d'ordres. L'assistance crie : « A poil ! A poil ! » Les filles se mettent seins à l'air et les moquent. Les garçons sidérés hurlent : « Que vous êtes belles ! » Je reste vêtue. Les jours suivants, la une de *Minute* titre et illustre pleine page : « Les putains de Jean-Paul Sartre à la Mutualité ». Au milieu on me voit habillée entourée de filles à moitié dénudées en train de danser. Le comité de rédaction de Monsieur Le Pen lui aussi à fait fort !

Mon collage : *Vous reproduire vous êtes-vous regardés ?* finissait sa destruction ce jour mémorable. Heureusement un ektachrome l'a mémorisé. Chez-moi, aujourd'hui, son tirage d'un mètre cinquante est sous verre accrochée au mur.

Je taille et bâtis. Quatre sacs à provisions démesurés décorent mon appartement. *Faire ses provisions ; Faire son marché ; Faire les courses ; Faire les achats* ne dénoncent pas la consommation comme sait si bien le faire Andy Warhol, mais illustrent leur fonction.

Ensuite je couds ensemble 8 serpillères propres à 8 serpillères sales pour former un damier. Ce *Jeu de dame* est doublé de toile de jute. Cette tapisserie murale fait son effet.

A la Cartoucherie de Vincennes, en plein air, le MLF dirige un débat mixte la *Foire des femmes*. Les initiatrices sont sur l'estrade, *Mère et petite mère* sont près d'elles mais debout, presque incongrues mais provocantes. Elles dominent l'assistance assise dans l'herbe qui théorise sur le travail invisible des femmes.

En avril 1972 le manifeste « Je me suis fait avorter » est signé par « 343 salopes » titre le *Nouvel Observateur* provocant. Sous mon nom marital je suis signataire. Nous risquons la prison.

En même temps l'achat d'une maison dans le XXe à Paris me reconforte. Elle protégera peut être mon couple.

L'association conservatrice *Maternité heureuse* née en 1956 prend une claque. En son sein des employées révoltées par les mentalités rétrogrades

font du tapage, elles veulent changer les choses. Elles rejoignent le MLF.

Je suis employée maintenant à mi-temps et deviens étudiante. L'université Paris VIII m'accueille à Vincennes. Dehors, si le temps le permet, dans leur aire protégée les bébés de la crèche sauvage de la fac font la manche. Ils quémandent : « bonbons, s'il te plaît ». Leur parc est immense, ils sont sales et admirés. A travers leurs barrières ils tendent la main et nous attendrissent. De multiples jeux les occupent inventés par les étudiants.

Partout dans les facs on se bat pour implanter les crèches. La première à fonctionner a été celle de Censier. Véronique von Büren et ses amis ont vaincu tous les barrages avec pugnacité. En mini jupe et blouson jaune en toile cirée faits de ses mains, je revois cette jeune historienne sur son vélo, chargée de légumes, de couches accolées aux listings de ses recherche déroulés au vent, pédaler vers la fac pour assurer son jour de garde.

S'il fait beaux les vendredis et samedis j'arrive à la faculté des bonbons plein les poches pour les petits malins gourmands.

Parallèlement comme on a pu le constater, le MLF m'a donné le culot de créer. On me reconnaît comme plasticienne. La sociologie que j'étudie, s'articule au féminin et se matérialise dans mes objets. Mon art est sociologique et politique et par là, bien sûr, féministe ! Je m'inscris dans la tendance « art sociologique ». Comme tous créateurs je désire montrer ce que l'on ne peut ou ne veut pas voir !

Etait-ce cette année-là ? A l'Institut catholique, rue d'Assas à Paris le professeur Jérôme Lejeune fait une conférence. Généticien il est le découvreur de la trisomie 21. Depuis dans le liquide amniotique on peut identifier ce chromosome supplémentaire. Ce savant réputé, grand catholique est farouchement contre l'avortement. A ce colloque on maintient que le fœtus est un bébé. Jeté au feu lors d'une fausse couche provoquée on aurait entendu couiner un fœtus d'un mois. Trop, c'est trop ! Les féministes se déchaînent. Parmi les cornettes des religieuses qui dominent dans l'assistance, elles sont venues nombreuses et sèment la pagaille. Montées sur les tables elles lancent sur Lejeune des bouts de barbaque, surtout de poumon sanguinolent. Le savant essaie de se protéger. Sur son pupitre ses papiers sont comme lui maculés. Il sautille, évite les projectiles, grimace. Certaines braillent : « Professeurs, excusez-nous pour ces fausses couches ! » Avec mes amies nous vagissons très fort, moqueuses. Les bonnes sœurs choquées pleurent, proches de la panique. La salle est évacuée.

Mon mari parti en vacances de son côté c'est avec mon amie Alice que nous voyageons vers les pays de l'Est. Elle est d'origine juive polonaise par son père et nous allons ensemble vers Varsovie. Le ghetto est notre première visite. En auto-stop nous sillonnons le pays. Quelle absurdité ! En sabots hollandais et robe fleurie nous marchons des kilomètres sans voir de voitures. Seul les berlines polonaises FSO et les Trabant allemandes

circulent conduites par les hauts fonctionnaires, sinon quelques camions font leur ouvrage. Les camionneurs polonais sont dangereux. Une fin d'après-midi nous sommes descendues d'un bahut pour éviter l'accident et le viol. Les deux hommes étaient ivres. Non loin de la route, cachées dans la forêt nous avons attendu un long moment. Le jour baissait tandis que notre inquiétude grandissait. Revenues au bord de l'asphalte nous patientions. Zoro est arrivé dans une américaine. Cet homme d'affaire suédois nous a pris entièrement en charge. Dans l'hôtel de luxe de Posdam nous avons chacune notre chambre ? Conviées à sa table nous avons mangé comme des chancres et bu du champagne. Un orchestre animait le restaurant. Officiers allemands, russes et polonais dansaient le twist et le cha cha cha avec leur dames. Soulent de *Zubrowka* nous étions gaies, tombées dans une autre époque. Le lendemain notre sauveur nous a dit adieu. Cet homme d'un âge certain nous a remis un paquet de zlotys et nous a fait mille recommandations.

Dans ma grande maison j'ai de la place. Je commence un pull-over gigantesque avec un crochet fabriqué dans un manche à balai. Achetés aux Puces divers pulls y seront incrustés, faits par des femmes. Je l'intitule : *Héritage, Les tricots de ma mère*.

En octobre et novembre à Bobigny (Seine-Saint-Denis) cinq femmes sont jugées pour complicité ou pratique de l'avortement. Tous les jours le MLF manifeste aux portes du Palais de Justice. Défendues par l'avocate Gisèle Halimi les accusées gagnent le procès. L'énorme retentissement de cette affaire fait évoluer la cause des femmes.

A la Mutualité à Paris, deux journées sont organisées par le MLF consacrées à dénoncer les crimes faits aux femmes. Le viol, les femmes battues, la sexualité sont mis en vedettes. Le groupe « Femmes mariées » y participe activement. Des saynètes miment le quotidien des femmes. Elles sont pleines d'inventions et d'humour. Une crèche est organisée et tenue par les hommes. *Mère et petite mère* sont exposées.

Au début de 1973 je suis embauchée à temps complet.

Les soirs et *week-end* je termine *Héritage, les tricots de ma mère*. Il mesure 2m60 de haut, a 3m d'envergure avec ses manche longues. Il est entièrement doublé de toile de jute. Je lui fabrique un cintre en bois et le suspends au mur. Le temps de sa fabrication je marchais dessus, maintenant il m'impressionne !

Certains samedis je reçois à dîner dans ma grande maison. La veille je prépare toujours le même menu : pot-au-feu, plateau de fromages, mousse au chocolat avec un long quatre-quarts. Huit à dix convives s'attablent joyeux. Ils mangent, boivent, débattent sur les événements politiques et sociaux. Ils sont hommes et femmes, gauchistes, féministes, psychologues,

chercheurs et créateurs des plus divers. Ils repartent très tard, chancelants.

L'Association *Maternité heureuse* devient le *Planning familial* dans toute la France tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Était-ce au printemps de cette année qu'une mariée et son cortège vont à l'église. Une énième manifestation du MLF se dirige vers Nation. Elle bifurque du boulevard Saint-Antoine pour grossir la procession de la mariée. Les poursuivantes chantent et crient à l'épousée : « Ton ventre t'appartient », « Pense à la pilule ». Terrorisée la mariée court. Derrière elle le défilé court aussi. L'épousée entre dans l'église et entraîne la foule avec elle. Le curé veut fermer les portes de son sanctuaire, il est bousculé, débordé il hurle : « Mesdemoiselles, un peu de calme ! ». Sous une pluie non pas de dragées mais de pilules la très jeune mariée, volants et voiles en bataille, se sauve dans la sacristie au fond de l'église. Ce jour-là la radio parle de sacrilège. Ce souvenir me fait encore sourire.

J'innove. J'achète du fil de fer et le tricote. De nouveau, sur des aiguilles fabriquées dans des manches à balais s'alignent et se nouent au point mousse les mailles en métal de ma *Paille de fer pour parquées*.

La réalisation de ces objets est difficile et longue.

En 1974 je termine : *Paille de fer pour parquées* et en commence une seconde : *Paille de fer pour Ca(sse)role*. Celle-ci sera ronde, la forme de l'éponge métallique et comme la première sera impressionnante par sa taille, elle pèsera aussi sept kilos.

Le MLF continue ses manifestations. Dans les rues, dans les institutions les femmes démontrent les inégalités et les violences qu'elles subissent. Le droit à la contraception et à l'avortement libres et gratuits fait débat. Le pays est divisé. Le mouvement conservateur « Laissez les vivre » fait des contre-manifestations et utilise même la brutalité. Des organisations similaires participent aujourd'hui aux défilés contre le « mariage pour tous ».

Les matières premières qui alimentent de plus en plus mes réalisations sont onéreuses et pour certaines je dois chercher à les adapter. Leurs dimensions extravagantes rajoutent à leur fabrication beaucoup de pénibilité.

Le 15 janvier 1975, poussée par l'entêtement et la vitalité du MLF et par la majorité du corps médical, Simone Veil, ministre de la Santé, devant l'Assemblée nationale réclame la dépénalisation et défend l'interruption volontaire de grossesse. Un texte provisoire est voté pour 5 ans. Le vote définitif de la loi Veil se fera en 1979.

À la télévision, tout le monde a pu constater la dignité et le courage de la Ministre face aux députés, horde presque exclusivement masculine, qui sortaient leur venin machiste.

Consciemment je commence : *Recherche du féminin-masculin et du*

*masculin-féminin*. Pour ce faire je crochète du laiton. De longs tunnels se croisent, grimpent les uns sur les autres, se rejoignent, se contournent etc. La sculpture redonne au masculin (le laiton) son féminin. Le fil de métal s'assouplit grâce au crochet. Cet ouvrage de dame cherche et retrouve ainsi son masculin. Le labyrinthe ne peut être qu'interminable.

Cette année l'Unesco organise « Espaces cousus ». *Mère et petite mère* y font un tabac. *Au nom du père* a été refoulé de peur de choquer le public international !

En 1976 mon couple se défait. Après de nombreux sursauts éprouvants chacun maintenant vit de son côté. Je reste dans la maison, mon conjoint paie les charges pour m'aider. Je suis triste mais soulagée.

Parallèlement je continue mes études en sociologie, ma sculpture que je noue de laiton grandit et prend forme. Je participe aussi à certaines réunions du MLF. L'apprentissage de mon nouveau travail me prend une grande part d'énergie.

En 1977 mon nouveau métier me ravit. Je ne compte pas mes heures. Je rentre tard, fatiguée. Les vendredis et samedis je cours à la fac, mes soirées sont consacrées à ma création. Aux réunions du MLF on me voit moins. Mon combat de femme est ailleurs, dans mon travail et naturellement dans mes sculptures.

Le droit à l'égalité des femmes fait toujours des remous dans la société. Les tendances réactionnaires veulent garder les schémas traditionnels. Les mentalités malgré tout changent. Le peuple français va plus vite que le Pouvoir. La liberté, l'égalité pour tous sont balbutiantes. La parité fait débat.

Chez-moi je modèle une femme géantes en kapok, mousse de polyester et toile de jute. Avec une aiguille recourbée de matelassier je couds, et recouds, modèle ainsi les formes d'un corps de femme adulte. Elle aura les bras en croix et s'appellera : *Au nom du père*. Comme celles de Niki de Saint Phalle elle est immense mais montrera autre chose. Les milieux nantis sont loin des durs problèmes matériels et de l'enfermement qui handicapent les classes populaires. Les ménagères sont piégées dans les mailles de leurs filets qui leurs lèguent aussi profondeur et courage.

L'enveloppe toute couturée de la sculpture : *Au nom du père* est terminée. J'habille ce corps en crochétant autour de lui un fil de coton épais d'un seul tenant. Je tisse ainsi la peau de cette dame qui fait apparaître sa nudité stupéfiante. A la fin de l'année, chez-moi *Au nom du père* est debout, nue. Elle a sur chaque bras tendus un sac à provisions.

Cette année *Héritage, les tricots de ma mère* est à la « Biennale de Paris » au musée d'Art moderne. Il va aussi dans la maison de la Culture à Ris Orangis, dans le cadre « Reflets de la biennale. J'expose sous mon nom

marital.

En 1978 j'apprend à vivre vraiment seule et fait le deuil de ma carrière d'artiste. Avec ma création je continuerai ma propre analyse dans le bonheur de produire et de me découvrir. L'art ne sert-il pas d'abord aux artistes ? La reconnaissance n'est que spéculation.

Pour décorer le salon de la Maille au Palais de Versailles *Héritage, les tricots de ma mère* trône pendant un mois.

J'obtiens mon diplôme, je suis licenciée en sociologie. Avec ma production artistique et mes écrits j'ai largement ma maîtrise d'arts plastiques m'ont rapporté mes professeurs mais il me faudrait d'abord la licence dans cette même matière pour la faire reconnaître. Mon énergie sature pour recommencer une seconde licence ! Une chance que mon travail alimentaire me passionne !

L'entreprise qui m'emploie qui a mis sur pied ses propres éditions me propose de faire partie de ce nouveau service qui prend en charge les manuscrits choisis par la direction scientifique. Il reçoit les auteurs, chercheurs en sciences humaines. Il gère les relectures, les corrections, la fabrication, la conception jusqu'à l'impression et la livraison des livres. Il s'occupe des dépliants et encarts publicitaires. J'entre dans le service avec enthousiasme et apprends ce métier passionnant. Les responsabilités y sont nombreuses, la création omniprésente.

La galerie le « Poisson d'or » à Auch expose *Au nom du père* sous le titre « La poupée ». Cette exposition je l'avais rayée de ma mémoire. Cette galerie a saccagé ma sculpture qui paraissait trop petite pour elle. Tassée sous un plafond qui semblait trop bas *Au nom du père*, qui n'est pas une poupée, pendulait tordue. Elle était grotesque. Je ressens encore de l'humiliation !

Pendant une année « Feminiche kuns » en Hollande organise une exposition itinérante. *Paille de fer pour Ca(sse)role* et *Héritage, les tricots de ma mère* y participent.

A Budos (Bordeaux) la galerie Hétéroclite expose certains de mes « Jeux de dame ».

1979 - Etre exposé est agréable et éprouvant. La faune dite « cultivée » qui circule dans le monde de l'art est terrifiante. Faire-valoir et salamalecs y font leurs cinémas. Ce malaise avec ces convictions, m'amènent à commencer mon *Armure pour art(r)iste*.

Cette sculpture est crochetée d'un fil de laiton épais. La couleur or du laiton rappelle le fric. A l'heure d'aujourd'hui le métal est terni, dommage ! Cette réalisation sera hérissée de clous pour se protéger et agresser. Elle aura sous son heaume un regard triste ou cruel.

En bon petit soldat je continue à travailler avec acharnement. Mes soirées et mes *week-end* sont consacrés à mon armure. Mes responsabilités au bureau m'accaparent mais c'est heureuse que je vais travailler.

En octobre pour pousser le Gouvernement à pérenniser la loi Veil une énorme manifestation de femmes s'organise. Cette loi reste fragile, elle peut se durcir. En province il est plus difficile d'avoir accès aux droits que permet cette loi. Les opposants n'ont cessé de la combattre. Il faut être vigilant.

De la France entière les femmes viennent nombreuses à Paris le 6. Elles forment la « Marche des femmes ». Les accompagnent hommes et enfants. Le cortège démarre à Denfert-Rochereau. Avec mes amies nous nous immergeons parmi les 50 000 manifestants. Au Champ-de-Mars se termine la manif. La loi Veil est définitive. On ne parle plus d'avortement mais d'IVG qui avec la pilule, resteront libres et gratuites pour longtemps, espérons-le !

Cette année à Tours, au musée d'Art moderne, sous le titre : « Tours multiples » est exposé *Héritage, les tricots de ma mère*.

En 1980 j'apprends à vivre vraiment seule. Je sors, comme on dit, j'ai des aventures. Être objet de désir ne me convient absolument pas. Un jeune homme pourtant entre dans ma vie. Je le fascine sans le vouloir. Je suis étonnée puis attirée.

J'ai mes journées bien remplies. Je m'adonne de plus en plus à mon métier. J'accumule les responsabilités et j'obtiens une promotion.

Quand je suis libre, sur mon *Armure pour art(r)iste* je m'acharne. Cette réalisation est coriace mais prend forme.

En 1981 j'ai terminé de crocheter *Armure pour ar(tr)iste*, heaume compris. Je la double en partie d'une feuille de laiton rigide mais malléable pour mieux modeler son volume. Je fabrique son porte-manteau, qui n'est pas une mince affaire. J'installe la sculpture dessus. Je sue. Avec effort et ruse je la suspend. Elle s'expose. Je la hérissé de grands clous défensifs et agressifs. Je termine, fourbue.

Ma relation avec mon ami ne me satisfait pas. Cette situation m'inspire une nouvelle idée. Avec détermination je ferai un *Sac de nœuds au point mousse*. Cette liaison me laissera ce beau souvenir.

Je trouve la grosse ficelle idéale et scie mes aiguilles dans un manche à balai. Je suis outillée et tricote une chaînette sur une seule maille au point mousse. C'est fastidieux, long mais ce nouveau sac se fera !

A Paris, l'espace « La laverie » expose des œuvres de femmes, je suis invitée à participer.

En 1982 la Maison des sciences de l'homme à Paris où je suis employée

organise une exposition sur mon travail dans sa totalité. Son imprimerie interne sort remanié mon livret *L'héritage* ronéotypé en 1974. A l'occasion de cette manifestation la fondation Boris Vian comme d'autres galeries et d'autres lieux me contactent pour m'exposer. Naturellement tous les frais seront à ma charge. De ces propositions je n'en fais rien !

Seule, je continue mon cheminement. Mon *Sac de nœuds au point mousse* n'est qu'un gros tas informe qui grossit.

Je veux mettre de l'ordre dans ma vie. Toujours mariée, je demande le divorce. La maison est mise en vente. Ce dernier lien se rompt. J'ai bientôt 43 ans.

Le centre Sigma sous le titre « Articulations » organise une exposition collective et réclame *Armure pour art(r)iste*. Prise en charge la sculpture arrive aux entrepôts Launais à Bordeaux

En 1983 j'investie de nouvelles responsabilités dans mon métier et redeviens cadre. L'augmentation de mon salaire n'est pas probante. La Fonction publique paie d'avantage à l'ancienneté qu'au mérite.

En décembre mon divorce est prononcé.

En 1984 je déménage, la maison est vendue. En même temps l'achat d'un petit immeuble de quatre niveaux laisse à chacun deux étages. Maintenant je loge dans 34 m<sup>2</sup>. Au rez-de-chaussée j'ai mon atelier de 40 m<sup>2</sup>. Les deux étages intermédiaires appartiennent à mon ex qui habite un autre quartier.

A partir de cette année, les travaux ne cessent plus.

Toute l'année 1985 je vivote en cohabitation avec les gravats. Contre *Héritages, les tricots de ma mère* les travaux au troisième étage sont payés, pour une partie, par mon ex. Mon atelier est vétuste. J'installe toilettes et évier. Je réhabilite le reste avec mes marteaux, mes clous et mes pinceaux.

Toutefois je fabrique le cabas de mon *Sac de nœuds* que j'associe à la chaîne au point mousse. Ce gros tas de mailles le remplit et le déborde. Je suspend la sculpture terminée. C'est beau !

De cet environnement vétuste qui me rappelle mon enfance, je m'en échappe grâce à mon métier et à son environnement. Je rentre de plus en plus tard, exténuée.

En 1986 j'habite dans mon studio où les gros travaux sont terminés. Je rénove le parquet en chêne et bricole mes meubles.

Dans mon atelier je commence mes recherches archéologiques. Je casse de la vaisselle. Je colmatent tasses et assiettes brisées avec du ciment et des coquillages. Je cimente aussi pull-overs et layette. Je fabrique les traces invisibles faites par les femmes. Je sors de plus en plus tard de mon bureau.

En 1987 dans l'immeuble je rafraîchis la cage d'escaliers qui est sale et dégradée. Avec de petits moyens et l'huile de coude je lessive tout. Je ponce les marches et les fenêtres qui referment. Je repeins les murs et leurs fissures. Je vitrifie la rampe et les marches. C'est propre mais bien loin d'être parfait par manque de moyens.

Je continue mes trouvailles archéologiques. Je suis mécontente. Mon atelier n'est pas l'endroit pour travailler le ciment. Mes essais font sans cesse des gravats. Modeler des formes arrondies avec du grillage puis les cimenter vides est une gageure. C'est insatisfaisant et épuisant.

Je dois faire un *break*.

Je cours au travail.

De 1988 à 1991 Je m'investis complètement dans mon travail. A côté je commence à écrire tous les jours sur mon enfance. Sous formes de nouvelles chaque péripétie est contée. Ces récits sont plus pour adulte que pour enfant. A travers le regard de Zoé se déroule l'histoire d'une famille populaire, composée de sept enfants avec une mère mystique plus que perturbée. Je m'amuse à fabriquer manuellement un mini livre pour chaque titre.

Deux nouvelles seront publiées.

En 1992 je vends à mon ex mon atelier pour acheter une maison en Normandie. Pendant les week-end et les vacances j'affronte encore de multiples travaux. J'use pinceaux, bois et clous et prends des bains de mer et de soleil.

En 1993 une de mes nouvelles paraît : *La lecture in* Revue *Europe* consacrée à Samuel Beckett, sous la dir. de Marek Kedzierski (éd.) double numéro : 770-771, *Cahier de création*, pp 170 à 184 .

